

16 Mars 2015

La constitution d'un atelier *Pluralisme religieux* – 6. Interspiritualité... **Annexe**

Raimon PANIKKAR, L'expérience de Dieu...

Le mot 'Dieu' est de nos jours tellement banalisé qu'il ne représente plus, pour beaucoup de nos contemporains, qu'un concept abstrait, vide, sans lien avec la vie. Au fil des méditations qu'il propose, Raimon Panikkar ne cherche pas à savoir s'il existe derrière ce mot 'Quelqu'un' ou 'Quelque chose' doté de tel ou tel attribut. Il pose plutôt la question du sens de la vie, de notre destin sur terre.

Unique, irréductible à tout concept philosophique, l'expérience de 'Dieu' n'est le monopole d'aucun système religieux, d'aucune Eglise, d'aucune culture. Faire l'expérience de 'Dieu', c'est accéder à une dimension de la réalité qui transcende ce que captent et l'intelligence et les sens. Au-delà du mot, c'est donc à l'expérience ultime d'être, de devenir pleinement vivants, que nous convie Raimon Panikkar, appelant toutes les grandes traditions spirituelles à témoigner de l'essentiel. (Couverture, page IV).

Après avoir mentionné huit lieux privilégiés de l'expérience de Dieu – l'amour, le tu, la joie, la souffrance, le mal, le pardon, les moments cruciaux, la nature – Raimon Panikkar évoque finalement

LE SILENCE

...En guise de synthèse de ce que, sous diverses formes, nous enseigne la tradition religieuse de l'humanité, avançons ceci : ce n'est que lorsqu'on est parvenu au triple silence que devient possible l'expérience de Dieu. Ajoutons tout de suite que silence ne signifie pas faire taire. Silence ne signifie pas faire taire artificiellement les désirs humains, ni les réprimer d'aucune manière. Le nirodha du yoga ne signifie pas un refus actif, de même que le wu wei taoïste n préconise pas la paresse, ou que la quiétude de Molinos le pasotismo moderne, ou l'indifférence ignacienne l'insensibilité à ce qui est humain ; de la même manière l'ataraxia des épicuriens ou l'apatheia des stoïciens ne doivent pas non plus être interprétés comme une impassibilité inhumaine, en dépit des abus qu'il y eut. La courtoisie ne supprime pas le courage.

Voici **les trois silences** auxquels nous nous sommes référés :

- le silence de l'intellect (mens), c'est-à-dire avoir tranquilisé notre raison de façon à ce que nos idées ne dominant pas notre vie, comme si l'existence humaine était la conclusion de syllogismes à partir de principes premiers. L'intelligence garde le silence quand elle se tait respectueusement devant les ultimes questions du néant posées sans doute par l'esprit lui-même. Se rendre compte, être conscient que nous ne pouvons pas tout comprendre libère l'esprit d'un poids qui souvent l'opprime... Cela ne signifie en aucune manière que l'esprit n'ait pas ses droits et son domaine, mais que l'esprit n'est pas le guide ultime de l'homme, bien qu'il ait un droit

de veto à toute action irrationnelle. « Ce n'est ni par une grande instruction, ni par un effort mental, ni par l'étude des Ecritures que l'on obtient l'atman », dit de nouveau la Katha Upanishad (I, 2, 23).

- Le silence de la volonté, plus difficile à obtenir, ne s'obtient pas lorsque nous voulons ne pas vouloir, ni même lorsque nous ne voulons simplement pas, mais lorsque la volonté ne fait pas de bruit, quand elle se meut harmonieusement dans le tout, pour ne pas dire dans le tao, et veut ce qui veut être voulu, pour le dire de façon paradoxale. La volonté libre n'est pas le libertinage individualiste, mais le dynamisme intrinsèque de l'Être qui n'est déterminé, contraint, par aucun facteur extérieur. De nombreuses écoles l'appellent pureté du cœur et d'autres préfèrent l'interpréter en termes de cœur vide.

- Le silence de l'action se réfère à l'action non violente qui dirige la vie comme un timonier expert qui ne suit pas scrupuleusement la direction du vent mais sait s'en servir. L'action féconde et forte ne se mesure pas à l'effort ou aux révolutions qu'elle déclenche, mais à la force avec laquelle elle règle les événements de la vie, tant au niveau personnel qu'au niveau historique et même cosmique. Le sens profond, si souvent mal compris, de ce qu'on appelle les devoirs ou commandements consiste précisément à nous inspirer du karma-yoga, pour utiliser l'expression de la Gita. Tes commandements sont joyeux et libèrent le cœur, chantent les psaumes de David.

Disons-le d'une autre manière : l'homme fait l'expérience de l'infinitude tant à travers l'intellect, par la connaissance qui ne parvient pas à son terme, qu'à travers le cœur, par l'amour qui n'atteint jamais totalement l'objet aimé, que par l'action qui n'arrive jamais à son achèvement. C'est pourquoi le silence s'impose.

L'expérience de Dieu est, paradoxalement, cette **expérience de la contingence** qui, en se découvrant contingence, découvre aussi le point tangentiel entre le fini et l'infini. Elle découvre que notre pensée comme notre désir et notre action n'épuisent ni leur origine ni leur fin. Cette prise de conscience qu'en nous-mêmes nous sommes sans début et sans fin est, précisément, l'expérience de la divinité. Il y a autant de voies psychologiques qui mènent à cette expérience que de personnes ; autant de voies traditionnelles que de religions ; de voies personnelles que de religiosités. Dieu n'appartient ni aux uns ni aux autres, ni aux bons ni aux méchants. Il transcende notre parole et toutes nos facultés. Dans cette expérience de transcendance vide, nous faisons l'expérience du vide, de la vacuité et, enfin, du silence.

Ce silence est l'unique **espace de la liberté**. La pensée en effet n'est pas totalement libre. Le principe de non-contradiction la contraint. Elle se voit contrainte par le bien, serait-il partiel, et même si la volonté peut errer. L'action n'est pas pure agitation ; elle va vers une fin qui également la dirige. Le silence seul offre un espace à la liberté. Et Dieu est liberté. Le silence est l'« espace » pour l'expérience de Dieu.

En résumé, tout lieu est propice à l'expérience de Dieu si l'on sait la vivre à fond. Mais nous pourrions peut-être la résumer en commentant une expérience traditionnelle dont l'une des expressions est formulée par nombre de textes sacrés ou moins sacrés : **Dieu est VIE**. L'expérience de la Vie équivaut à l'expérience de Dieu. Nous disons expérience et non réflexion sur la vie. Se sentir vivant n'est pas un simple acte biologique, nous ne parlons pas du βίος physiologique, ni du bios d'une biographie individuelle quelconque, mais de la zoè dont l'expression évangélique est « Vie éternelle » et dont la traduction contemporaine pourrait être « vie infinie ». Nous faisons référence non pas à l'instinct de conservation, mais à cette manière de sentir la vie propre à

l'homme qui éprouve que dans ses veines passe bien davantage que l'hémoglobine et les autres ingrédients physiologiques. Se sentir vivant de vie éternelle ne signifie pas se croire immortel dans un temps linéaire, mais bien plutôt sentir la réalité de la « tempiternité » dont nous parlent tant de mystiques, de poètes et de philosophes. « La vie ne meurt pas », chantent les Veda, complétant les Upanishad en disant que Dieu (brahman) est Vie. Telle fut l'expérience de Spinoza affirmant que « nous nous sentons être éternels et nous en faisons l'expérience » ; il fut ensuite critiqué comme panthéiste parce qu'il interpréta son expérience au moyen de son seul intellect plus qu'avec son être total, qui est aussi corporel. Nous ne devons pas oublier que l'expérience de la Vie à laquelle nous nous référons est à la fois génitif subjectif et objectif : c'est l'expérience de la Vie elle-même et de notre participation à cette expérience. Il est écrit : « Vous êtes des Dieux » et l'Écriture ne peut « être abolie ». Quiconque a véritablement « pâti » l'expérience de Dieu ne tombera pas dans la tentation de se diviniser prématurément – et se verra amené à l'intuition trinitaire.

(Extraits des pages conclusives 194-198).